

que mon père aimerait mieux qui moi ; elle, la marâtre ; elle l'ennemie. J'hésitais à entrer lorsque mon père ouvrit la porte.

— Ah ! te voilà ? à la bonne heure.

Il me baisa sur le front.

— Viens embrasser ta mère, dit-il, en me conduisant vers sa femme.

Elle avait cessé de jouer, s'était retournée sur le tabouret et me tendait les bras, en souriant. Je la vois encore dans son peignoir blanc, tout brodé, orné de nœuds roses, avec ses yeux bleus, ses bandeaux blonds, son air doux, car elle avait l'air très doux. Bah ! c'était pour *m'aminauder*.

Je levai le bras, et au moment où elle avançait les lèvres, je mis mon coude devant ma figure, de sorte qu'elle n'embrassa que ma manche.

Mais mon père avait vu le mouvement ; il abaissa vivement mon bras.

— Que signifie cela ? dit-il d'un ton sévère.

Elle intervint.

— Laissez-la, je vous en prie : l'affection ne se commande pas. Plus tard, elle viendra d'elle-même à moi.

— Soit, ma chère, l'affection ne se commande pas, mais la politesse est indispensable et je suis résolu à l'exiger dès le commencement. Antoinette, tu vas dire poliment bonjour à ta mère, ou tu seras punie.

— Bonjour Madame, fis-je, de l'air le plus dégagé que je pus prendre.

— Pas ainsi, reprit-il ; dis : bonjour, maman.

— Non...

C'était la seconde fois que je résistais à mon père. Quoique très bon et d'une extrême indulgence pour mes enfantillages, il avait toujours su se faire obéir jusqu'alors.

— Dépêche-toi ! ordonna-t-il.

— Je ne veux pas.

Il me prit dans ses bras, détourna son visage que je voulais baiser pour lui prouver que c'était contre elle que je me révoltais, non contre lui, et il me porta dans un cabinet de toilette éloigné, dont on ne se servait plus.

— Là ! dit-il, en me posant à terre : tu y resteras jusqu'à ce que tu aies obéi.

Il ferma la porte, mit la clé dans sa poche et s'en alla.

Je ne sais ce qui domina en moi du chagrin ou de la colère, de la rage, devrais-je dire. J'étais enfermée, prisonnière, et cela à cause d'elle (car, pas un instant il ne me vint à la pensée que c'était ma faute) ; elle seule était coupable, évidemment. Pourquoi avait-elle épousé mon père ? Sans elle, je serais encore libre, heureuse, courant et riant avec lui à travers champs. Oh ! comme je la détestais ! Manou avait dit vrai : le malheur était entré avec elle dans la maison.

Mon chagrin se traduisit par des larmes abondantes et ma colère par de grands coups de pieds dans la porte de ma prison. Ils attirèrent Manou.

— Ma pauvre chatte, dit-elle : qui est-ce qui t'a enfermée là ? Je vas tâcher de t'ouvrir.

— C'est papa, parce que je n'ai pas voulu dire *maman* à madame Thérèse.

Je venais de trouver cette appellation ingénieuse qui m'évitait de désigner mon ennemie par le nom que je portais.